



---

**Autour de *L'homme*  
et la Terre d'Éric Dardel**

---

**Jean-Marc Besse**



Éric Dardel (1889-1967) est le fils d'un pasteur suisse décédé en 1919, peu après s'être installé en France avant la Première Guerre Mondiale. Après des études de géographie, Dardel passe le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure mais ne se présente pas à l'oral, pour des raisons qu'il a du mal à expliquer, et qui ont en sans doute à voir avec ses réticences vis-à-vis des institutions universitaires. En réalité, Dardel était un *outsider*. C'est ainsi qu'il faut aborder le personnage et son travail en général. Il passe néanmoins l'Agrégation de géographie où il est reçu septième. Il présente une thèse de géographie des plus classiques.

Pourtant, dans le contexte de la guerre et de la politique française de l'époque, Dardel décide de ne pas postuler à l'Université ; de ne pas participer à l'État, pour parler clairement. Il reste ainsi dans l'enseignement secondaire pendant toute la Deuxième Guerre Mondiale. En 1946, il participe à la création du premier lycée expérimental de France, fondé sur des principes de pédagogie nouvelle. Il en prend la direction jusqu'à son départ à la retraite.

Éric Dardel est protestant. La plus grande partie de son œuvre se retrouve d'ailleurs sous forme d'articles, parfois extrêmement longs, publiés dans des revues chrétiennes. Ses nombreux papiers (on en compte 200 ou 250 de longueur variée) paraissent dans la presse quotidienne, des hebdomadaires chrétiens ou des revues de théologie. Il fait des comptes-rendus de lecture, tient des chroniques, et propose des analyses sur des questions sociales et culturelles (la condition féminine, l'esclavage, la décolonisation, etc.) ou des sujets plus théoriques (le mythe, l'esthétique, etc.).

Note des éditeurs: extrait de la transcription de la présentation du livre *L'Homme et la Terre*, d'Éric Dardel, avec préface de Jean-Marc Besse dans l'édition en espagnol. Collection « Paisaje y Teoría », Biblioteca Nueva.

Tout cela s'inscrit visiblement dans le prolongement d'une analyse qu'il a publiée à la fin de la guerre. En substance, Dardel estime que la Deuxième Guerre Mondiale, et les événements de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, sont la manifestation de l'échec humain, de l'échec de la science et de l'échec de la notion de *progrès*. Dardel se démarque ainsi façon explicite d'une certaine idéologie selon laquelle le progrès scientifique et technique serait un moteur de libération ; pour lui, ce progrès a entraîné la guerre, le massacre et la destruction.

Une telle appréciation était assez courante dans les milieux intellectuels européens à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Adorno et Horkheimer parlent d'une « crise de la raison ». C'est précisément dans cette perspective qu'Éric Dardel inscrit son travail sur la géographie, et également sur l'histoire. Ce livre sur la géographie est en effet le deuxième volet d'un travail qui avait donné lieu à une première publication consacrée à l'histoire (*L'Histoire, science du concret*, 1947), un petit livre publié dans la même collection que *L'homme et la Terre*.

Publier dans une telle collection n'était pas anodin à l'époque. Dirigée par Émile Bréhier, grand historien de la philosophie, c'est l'une des principales collections universitaires consacrées à la philosophie en France, pour les étudiants plus ou moins avancés. Le fait que Dardel ait publié deux ouvrages dans cette collection de référence est, en soi, significatif. En cela, il a peut-être bénéficié du soutien d'Henry Corbin. Philosophe, grand historien et analyste de la philosophie islamique, Corbin est surtout l'un des premiers traducteurs de Heidegger en français. Il a fortement contribué à la diffusion des idées heideggériennes en France. Ainsi, les premiers grands textes de Heidegger cités par les lecteurs et les philosophes français sont ceux qu'a traduit Henry Corbin à partir des années 1930. C'est un élément important, qui explique non seulement un certain nombre de termes et d'expressions utilisés par Éric Dardel lorsqu'il parle de la géographie, mais aussi, plus généralement, la façon dont les lecteurs français ont lu et interprété Heidegger : à partir des mots, des choix de traduction, effectués par Henry Corbin.

Revenons un moment sur la vie privée d'Éric Dardel. Comme Henry Corbin, il était le gendre du pasteur Maurice Leenhardt, grand anthropologue spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, auteur d'ouvrages majeurs dans l'histoire de l'anthropologie française de l'après-guerre. Il est fort probable que la formation philosophique de Dardel se soit effectuée au sein de ce cercle familial très soudé, et très uni aussi autour de l'affirmation d'une certaine religiosité protestante, avec ce que cela implique en réunions, vie collective, etc.

Au sein d'une telle famille, Dardel a sans doute été amené à côtoyer en profondeur la philosophie et l'anthropologie. Cela permet notamment de comprendre l'évolution de son travail à partir de la fin des années 50 ; ces textes consacrés à la question de l'esthétique et de la mythologie, et de manière générale à l'anthropologie, sont en relation avec les travaux de Leenhardt, et en partie avec ceux de Corbin.

Fin germaniste, Dardel a réalisé des traductions de Heidegger avec son beau-frère Henry Corbin. Il a également traduit Jaspers, ainsi que des textes de Søren Kierkegaard à partir de l'allemand. Très présents dans sa bibliothèque, les ouvrages de Kierkegaard apparaissent d'ailleurs très souvent annotés, mais dans l'édition allemande, et non danoise.

On peut aussi s'interroger sur la non-réception, ou sur la réception tardive, de l'œuvre de Dardel. Car son ouvrage n'a pas été commenté ; et pendant longtemps, il a été peu lu, voire pas du tout. Dans la géographie française des années 50, ce genre d'approche est absolument inconnu. Dardel se trouve en dehors de l'horizon de compréhension de ses contemporains. La géographie française, issue de la tradition vidalienne finissante, n'est absolument pas prête à entendre un discours comme celui de Dardel. Quant à la philosophie, elle ne s'intéresse à la géographie que depuis une date assez récente. On n'a pas d'exemple de philosophes de cette époque-là qui se soient intéressés à la géographie en général, et en particulier à Dardel.

Il y a un autre élément à faire entrer en ligne de compte. L'année 1953 est celle de la publication de l'article de Fred Schaefer, *Exceptionalism in geography*, un article important par sa virulence polémique et par sa dimension non seulement scientifique, mais aussi politique. L'article de Schaefer s'érige contre la géographie d'avant-guerre, mais surtout contre la géographie allemande, et contre un certain paradigme intellectuel qui correspond, précisément, au titre du livre de Dardel, *L'homme et la Terre*. La géographie étudie les relations entre l'homme et la terre. Or, pour quelqu'un comme Schaefer, et pour la géographie américaine qui s'est ensuite orientée vers l'analyse spatiale, cette conception de la géographie est condamnable sur le plan idéologique et rétrograde sur le plan politique. Selon Schaefer, elle a conduit à l'implication profonde des géographes allemands dans l'exercice du pouvoir sous le nazisme<sup>1</sup>. Par opposition, la géographie d'après-guerre, américaine, puis continentale, a rejoint un

1 Soyons clairs : une bonne partie de l'université, de la géographie allemande, a participé au pouvoir nazi, et une bonne partie des géographes français a participé au pouvoir pétainiste. Cela mérite d'être souligné. La géographie ou la culture géographique antérieure à la Deuxième Guerre Mondiale a été finalement embarquée, engagée, impliquée par les autorités nazies.

certain type de paradigme scientifique, un certain type de compréhension de ce que doit être l'espace géographique, selon lequel le mot *terre* et la relation à la terre ont été considérés comme non pertinents d'un point de vue scientifique, et dangereux d'un point de vue idéologique.

Dardel a été redécouvert dans les années 80, d'abord sous l'influence de la géographie humaniste, puis de la géographie culturelle. Mais on l'a retrouvé sans véritablement le lire, en l'identifiant, ou en le ramenant, à ce qu'il n'est pas, à savoir un géographe des représentations. Or, plutôt qu'une géographie des représentations au sens où on l'entend dans la géographie culturelle contemporaine, Dardel adopte une approche phénoménologique, c'est-à-dire une approche non représentationnelle, ou qui, du moins, dépasse la question de la représentation au sens strict. C'est une géographie qui s'appuie sur la dimension des affects, des émotions, ce qui n'est pas nécessairement et immédiatement de l'ordre de la représentation ou du représentable.

Avant d'aborder le contenu du livre et ses aspects les plus importants, il faut évoquer le contexte dans lequel l'ouvrage a été réédité en 1990. À l'époque, je travaillais avec Philippe Pinchemel. Cet éminent géographe français a été l'un des promoteurs de l'analyse spatiale en France. Il a notamment encouragé la traduction en français du célèbre ouvrage de Peter Haggett à ce sujet. À sa façon, Pinchemel était très impliqué dans la nouvelle géographie. Considérant que Dardel avait incarné une approche de la géographie qui méritait d'être défendue, Philippe Pinchemel a jugé nécessaire de republier son ouvrage.

Voici à présent quatre brèves réflexions à propos du contenu du livre.

Observons d'abord la façon dont Éric Dardel envisage la géographie, le mot *géographie* et le savoir géographique. En réalité, il est un peu abusif de parler de *savoir géographique*, alors que Dardel estimait que la géographique n'est pas d'abord un savoir, mais une réalité. En cela, il est très proche de l'inspiration phénoménologique de la philosophie d'après-guerre, comme chez Merleau-Ponty par exemple. Dardel exprime cette conception dès le début de son livre, quand il dit que la géographie est la *terre écrite*. C'est d'abord une écriture sur la terre, une réalité, puis une expérience de cette réalité, mais une expérience qui n'est pas scientifiquement constituée au départ. La géographie, c'est d'abord une expérience directe, immédiate, sensible, émotive ; et c'est seulement à partir de cette rencontre, de cette manière d'éprouver la réalité géographique, qu'une sorte de savoir peut se développer. Avant la science, donc, il y a l'expérience sensible. Pour Dardel, ce qui caractérise le savoir géographique, c'est précisément sa capacité, ou pas, à prolonger cette expérience pre-

mière de la réalité géographique, de la traduire en mots, en discours. De ce point de vue, la géographie, en tant que savoir, c'est avant tout une manière d'écrire. C'est une écriture, un style, un usage particulier du langage, qui doit pouvoir traduire et exprimer les impressions ressenties au contact de la réalité géographique. C'est presque une poésie. Dardel donne donc une grande portée au mot *géographie*, qui ne se réduit pas à une discipline scientifique ou à une matière enseignée à l'université. Il y a une géographie qui n'est pas celle des géographes. Il y a une géographie dans la littérature, dans les arts, dans la philosophie. Cela explique les nombreuses références à la littérature et à l'art en général que fait Dardel dans *L'homme et la Terre*. Selon lui, il y a autant, voire plus, de géographie dans la littérature et les arts que dans la discipline appelée *géographie*, dans la mesure où la littérature fait *retentir* (un mot cher à Dardel) l'expérience de la terre dans les mots et dans les œuvres. C'est cela qui importe.

Mais alors, qu'est-ce que cette réalité géographique ? Qu'est-ce que l'*espace* géographique ? Il peut sembler étonnant que Dardel utilise ce terme, si l'on se place dans la perspective de l'histoire, ou plus précisément d'une histoire épistémologique. En effet, ce mot est pratiquement absent de la géographie francophone de l'époque. L'objet de la géographie était alors le milieu, le paysage, la région, mais pas l'*espace*. Or, Dardel utilise ce terme, sans toutefois lui donner le sens que lui donnent les géographes dans les années 60. Ce n'est pas le même espace. Dardel emprunte le mot *espace* à la philosophie, et plus précisément à la philosophie d'inspiration phénoménologique. Cet *espace*, qu'il appelle *réalité géographique*, comment se caractérise-t-il ? C'est d'abord l'espace vécu, celui de l'existence, qui correspond à ce que nous appelons aujourd'hui *spatialité*. Autrement dit, ce sont les activités, les pratiques, les affects, les expériences, qui sont générateurs de spatialité. Au fond, cela signifie qu'il n'y a pas un espace objectif, géométrique, comme dirait Dardel, englobant, mais des espaces qui correspondent à des manières de vivre ou de conduire son existence, aussi bien sur le plan individuel que sur le plan collectif. Un autre aspect qui caractérise l'espace géographique chez Dardel, c'est sa *matérialité*. Il serait plus exact encore de dire que c'est un espace *élémentaire*. Dardel fait référence, dans son ouvrage, aux éléments de la nature tels qu'ils sont étudiés par Gaston Bachelard, à peu près à la même époque (l'eau, l'air, la terre, le feu). On retrouve cela dans le découpage de *L'homme et la Terre*, notamment dans la première partie. L'espace géographique est avant tout un espace composé d'éléments : l'eau, l'air, la terre ou le tellurique ; des éléments qui, dans une approche bachelardienne, sont à la fois terriblement matériels, mais aussi porteurs de toute une dimension imaginaire et symbolique, qui ouvre à la rêverie, pour reprendre le terme de Bachelard. Et cela constitue l'espace géographique à proprement parler.

Ces éléments, ou cette dimension élémentaire, constituent ce que Dardel appelle *géographicité*. Ce mot n'apparaît qu'une ou deux fois dans son livre, et Dardel l'utilise dans un sens qui reste au fond à étudier. C'est le prolongement d'un terme bien connu à l'époque, celui d'*historicité*. Repris par Dardel dans son livre sur l'histoire, le mot est utilisé par Henry Corbin dans sa traduction de Heidegger, pour désigner un certain type de relation au temps qui est constitutive de l'humanité en tant que telle, selon le philosophe. Le mot *géographicité* renvoie à la même préoccupation. Autrement dit, s'il y a une *géographicité* humaine, cela veut dire que l'être humain, au sens ontologique du terme, se caractérise par ce rapport à l'espace. *Être-au-monde* pour l'être humain c'est *être-spatialement-au-monde*. L'espace est une dimension constitutive de l'existence humaine, qu'elle soit individuelle ou collective. Il entre dans la définition que j'ai de mon identité, dans l'expérience que j'ai de mes affects, dans la distribution que j'ai de mes pensées. Et plus précisément encore, dans le cas de la *géographicité*, cet espace est un espace géographique. Autrement dit, il y a un *être-géographique-au-monde* : dans mon identité, dans mes pensées, dans mes affects, j'ai un rapport avec les éléments évoqués plus haut (l'eau, l'air, etc.). Ces éléments sensibles, imaginaires, entrent de plain-pied dans la définition que je me donne de moi-même au sens individuel, ou que nous nous donnons de nous-mêmes au sens collectif. On pourrait donc parler d'une certaine actualité de Dardel, au sens où l'on retrouve chez lui les éléments d'une pensée non dualiste, propre à des anthropologues contemporains tels que Philippe Descola ou Tim Ingold. Cette *géographicité* s'exprime de manière particulièrement concentrée dans le concept de *paysage* chez Dardel, qui résume au fond sa compréhension du mot *espace* en géographie. Le paysage est effectivement composé de tous ces éléments, de tous ces espaces que nous venons d'énumérer rapidement : espace tellurique, aquatique, aérien, etc. ; et humain. Dans la façon dont il définit le paysage, Éric Dardel adopte délibérément un point de vue non fondamentaliste. Quand il parle du paysage, il n'entre pas dans les considérations attendues sur le génie du lieu, sur les racines, etc., qui relèvent d'une pensée identitaire et localiste. Il fait référence à un autre philosophe, Emmanuel Levinas, qui avait publié quelques années auparavant un ouvrage intitulé *De l'existence à l'existant*. Levinas met en avant le concept de *base*, que Dardel reprend et qu'il met en relation avec le concept d'horizon. Qu'est-ce que le paysage ? C'est la relation entre une base et un horizon. Entre une proximité, un sol pourrait-on dire, et un horizon. Autrement dit, fondamentalement, le paysage n'est pas de l'ordre de l'enfermement dans un lieu, une localité. Le paysage, c'est précisément une ouverture vers un lointain, un horizon, et il s'*effectue* dans cette sorte de dialectique qu'il y a entre le proche et le lointain ; les deux termes étant de portée équivalente. Le paysage est donc, en



quelque sorte, tout l'espace tel qu'il s'ouvre à l'existence humaine ; dans une dimension d'ordre cosmopolitique. Or, trop souvent, notamment dans la pensée géographique, le paysage est identifié au régional, au local, etc., selon une approche « verticale », qui parle justement d'un enracinement. Mais chez Éric Dardel, dans l'expression « l'homme et la terre », la terre est la surface terrestre. Ce n'est pas le profond, c'est d'abord la surface que l'on parcourt en tous sens dans l'éloignement. C'est un point extrêmement important, qui met Dardel en cohérence avec toutes les définitions classiques de la géographie : la géographie c'est « l'étude de la surface de la Terre ». C'est là le sens de la *géographicité*, qui est avant tout cette articulation et cette tension entre l'ici et le là-bas ; entre le proche et le lointain ; entre la base et l'horizon. Autrement dit, *à la fois* l'expérience de la séparation des lieux *et* de la relation des lieux à l'intérieur de cette séparation. La *géographicité* est, précisément, cette expérience spatiale très particulière, à la fois vécue psychologiquement et individuellement, mais aussi construite historiquement par des sociétés.

Après une première partie consacrée à la définition de l'espace géographique, l'ouvrage de Dardel présente une histoire de la géographie. Ce deuxième volet m'a longtemps interrogé, car il ne s'agit en aucun cas d'une histoire conventionnelle de la géographie, telle qu'elle figure dans les livres d'histoire de la géographie. C'est sans doute la partie du livre qui peut paraître la plus datée. Mais je pense aujourd'hui que Dardel y met en œuvre une inspiration tout à fait intéressante. Plutôt qu'une histoire de la géographie en tant que discipline scientifique, Dardel propose une histoire des conceptions géographiques du monde, des *interprétations géographiques du monde*, pour reprendre ses termes. Le mot *interprétation* apparaît chez Heidegger également. Autrement dit, il ne s'agit pas du tout de la même chronologie que les histoires de la géographie disciplinaire, de la géographie scientifique, savante. En essayant de situer Dardel par rapport à des interrogations épistémologiques contemporaines, on pourrait formuler la proposition, ou l'hypothèse, suivante. Aujourd'hui un certain nombre d'épistémologues, d'historiens des sciences, ou de philosophes, ne s'intéressent pas forcément, ou pas seulement du moins, à l'histoire des concepts scientifiques, ou à l'histoire des objets de la science. J'ai évoqué plus haut le mot de *paradigme*, que l'on trouve chez Tomas Kuhn ; un terme un peu ancien mais qui sert toujours à montrer en quoi, dans la pensée scientifique en général, il y a une zone nocturne, celle des présupposés et des structures catégorielles implicites qui orientent la pensée scientifique, la production conceptuelle, mais qui ne relèvent pas du domaine conceptuel à proprement parler, autrement dit du travail diurne de la science. Cette zone nocturne est celle des grandes découpages thématiques (pour reprendre les mots de Gerald Holton),

qui orientent le travail de la science vers certaines grandes directions, avant même que le travail explicite de conceptualisation et d'expérimentation ne puisse se développer. Il y a un autre terme, que l'on retrouve chez le philosophe allemand Hans Blumenberg, ou chez Paul Ricoeur, qui est celui de *métaphore*, tout simplement. Dans le travail de la science, il y a une dimension métaphorique préalable, qui consiste à opérer un découpage pré-explicite, pré-thématique, pré-conceptuel, pour orienter le savoir, donner un horizon de pré-compréhension à l'intérieur duquel le travail explicite de la science peut se développer. C'est à ce niveau-là que l'on peut développer une histoire des sciences, qui serait également une histoire des métaphores de la science, une histoire de l'imaginaire présent au sein du travail scientifique. C'est un travail que l'on pourrait faire aussi pour la géographie contemporaine, finalement ; car derrière le mot *espace*, dans la géographie contemporaine ou l'analyse spatiale, il y a beaucoup de métaphores qui viennent des sciences physiques, avec ce que cela implique comme manière de construire l'objet. Pour revenir à Dardel, on peut dire qu'il met en œuvre une histoire de la géographie qui est avant tout une histoire des grandes métaphores qui ont structuré les interprétations ou les conceptions de l'espace géographique.

Pour finir, revenons à la première des géographies étudiées par Dardel dans cette histoire : la géographie mythique. Dans une certaine mesure, cette géographie première, en termes chronologiques, peut apparaître dépassée, voire archaïque. Mais cette géographie mythique revêt une importance considérable aux yeux de Dardel, notamment à la lumière de son intérêt pour l'anthropologie de la religion. L'approche de Dardel relève de la phénoménologie, y compris dans le domaine de l'anthropologie religieuse. Il s'appuie beaucoup sur les travaux de Van der Leeuw, par exemple. Dans une telle perspective, le mythe n'est pas d'abord un discours, un récit, mais une expérience de la participation, sensible, au monde. C'est en cela que le mythe est le fondement d'une esthétique ; ou à l'inverse, que toute esthétique s'appuie sur une approche mythique et la développe d'une certaine manière. Au fond, c'est peut-être dans cette articulation entre mythe, esthétique et géographie que se trouve la clé de l'approche dardélienne de la géographie.